

GIRAULT, YVES (dir.). *La Fonction sociale des musées : une mise en tension entre participation des habitants et implication politique.* [Londres] ISTE Éditions, coll. « Arts et sciences », 2022, 276 p. ISBN 9781784058869

Heidi Weber

Volume 21, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107042ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107042ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Weber, H. (2023). Compte rendu de [GIRAULT, YVES (dir.). *La Fonction sociale des musées : une mise en tension entre participation des habitants et implication politique.* [Londres] ISTE Éditions, coll. « Arts et sciences », 2022, 276 p. ISBN 9781784058869]. *Rabaska*, 21, 246–248. <https://doi.org/10.7202/1107042ar>

GIRAULT, YVES (dir.). *La Fonction sociale des musées : une mise en tension entre participation des habitants et implication politique*. [Londres] ISTE Éditions, coll. « Arts et sciences », 2022, 276 p. ISBN 9781784058869.

Dans la conclusion de cet ouvrage, Yves Girault souligne qu'il semble exister une opposition entre la décolonisation et la muséologie sociale et que, du fait de leurs positionnements géographiques, il est difficile de véritablement implanter ces pratiques au musée. Malgré ce constat, les contributions du collectif paru en 2022 explicitent une volonté de faire des musées des lieux qui veulent être utiles à leur société d'attache et refléter ses valeurs. La trame développée au long des chapitres confirme une tendance du musée à évoluer vers l'inclusion sociale, sous l'influence de facteurs externes.

L'ouvrage a pour objectifs d'interroger le sens du rôle social du musée et d'analyser les divers arguments autour de cette question pour les dépassionner. En se basant sur l'héritage de la conférence de Santiago au Chili en 1973, les contributeurs démontrent que c'est véritablement aujourd'hui que le musée cherche à devenir social, c'est-à-dire ouvert sur sa communauté. On tente de trouver différentes manières de faire participer les visiteurs, mais la façon de procéder est difficile et nébuleuse à cause de pressions externes et internes. On veut créer l'égalité complète et entière dans l'institution, mais l'héritage colonial du musée reste un frein à cet objectif.

Le livre est divisé en deux sections. Dans la première, il est question de la participation des habitants et des publics aux activités du musée et, dans la deuxième, de la reconnaissance du rôle politique des institutions, qui tend parfois vers une aspiration à la décolonisation. Toutefois, au-delà de ces deux grands axes, cinq thématiques recoupent les neuf chapitres du livre, créant des liens entre les différents contextes géographiques.

Premièrement, les auteurs insistent sur la nécessité d'ouvrir un dialogue avec les communautés et précisent que c'est la communication entre les différents acteurs qui va véritablement permettre une ouverture de l'institution. Jean-Nerbache (p. 235-253) soutient que les cas de restitutions et de rapatriements d'objets, sont des moments favorables pour ouvrir un dialogue et communiquer. Il souligne que la perte d'objets est compensée par les connaissances acquises lors de cet échange. Péquignot (p. 205-234) ajoute que « la valeur d'un objet n'est pas inhérente à celui-ci, mais est générée par les personnes qui le regardent ». Une ouverture de dialogue avec les communautés est donc l'occasion d'un apprentissage pour les deux parties.

Mairesse (p. 115-134) écrit que le numérique permettra une communication plus facile, tel que conçu dans l'esprit de Santiago au Chili. Son utilisation, autre que pour des outils de médiation, favorise une plus grande participation et une meilleure rencontre avec le public en facilitant le dialogue entre les parties.

Deuxièmement, deux auteurs se penchent sur la question de la conciliation entre théorie muséologique et participation. Orellana Riviera (p. 27-53) remet en question le musée traditionnel et se demande si une approche « par le bas » (*grassroot*) ne devrait pas être valorisée. Des personnes sans formation universitaire travaillent dans les musées en se basant sur la pratique plutôt que sur la théorie, dans une approche de participation communautaire. L'auteur explicite d'ailleurs l'importance de l'extériorisation du musée et critique son attachement aux collections.

Pour Valdez (p. 55-37), l'engagement du chercheur doit être envers la communauté. Il doit pour cela utiliser une théorie qui reflète ces valeurs. En se basant sur le contexte des recherches archéologiques participatives, il démontre que la participation doit être construite par tous les acteurs sociaux, une démarche que la théorie semble laisser de côté. Les communautés peuvent avoir des besoins différents de ce que la théorie affirme et il faudrait l'adapter pour qu'elle reflète la réalité du terrain.

Troisièmement, les thématiques les plus récurrentes avec lesquelles les institutions contemporaines doivent composer sont celles de la représentativité et du partage d'autorité. Qui a autorité sur ce qui est conservé dans les musées ? Plusieurs chapitres abordent cette question de différentes manières. Valdez (p. 55-87) s'intéresse aux communautés représentées dans les expositions : celles qui occupent le territoire aujourd'hui ou celles qui l'occupaient hier ? Il peut souvent y avoir des coupures entre les deux et cela peut engendrer une non-reconnaissance de ce qui est présenté dans le musée. Similairement, Du Yi (p. 89-111) ajoute qu'il faut mettre en valeur l'évolution de la société représentée sans la fixer, au risque de la faire passer comme morte. Cela entraînerait un désintéressement des communautés actuelles puisqu'ils ne se reconnaîtraient plus dans l'exposition. Bergeron et Gallassini (p. 136-153) ajoutent que les musées se définissent à partir des engagements pris à l'égard des communautés et que ce sont elles qui ont le pouvoir, pas les collections. Xavier Cury (p. 185-204) et Péquignot (p. 205-234) abordent la conservation comme le dernier bastion d'autorité du musée, puisqu'elle est pratiquée par des experts qui ne consultent pas ou peu les communautés. Tous deux militent pour une meilleure interaction avec celles-ci pour favoriser leur participation. Péquignot propose d'adopter le concept d'*indigenous curation* comme moyen pour inclure les communautés dans le processus de conservation, qui est lui-même très variable selon les institutions. Xavier Cury parle plutôt de conservation collaborative, mais les deux termes expriment la même chose, la prise en compte des communautés dans ce processus.

Quatrièmement, toujours dans l'idée du partage de connaissances, les auteurs se questionnent également sur la transmission et l'interaction dans le musée. Xavier Cury (p. 185-204) est très clair : le musée doit être un lieu

de transmission intergénérationnelle. Il propose des actions concrètes afin de retracer la trajectoire des objets pour mieux comprendre leurs changements. Ces connaissances doivent être partagées avec ceux qui ne connaissent pas les fonctions ou les contextes des objets.

Girault (p. 157-184) temporise en rappelant que chaque génération demande à ce qu'on repense comment on transmet. Ce qui est important pour une génération peut ne pas l'être pour une autre. Du Yi (p. 89-111) explicite la position de Girault en affirmant que les valeurs d'une génération antérieure peuvent être en contradiction avec une autre, et qu'elles pourraient ne pas se retrouver dans ce qui est présenté.

Finalement, une thématique importante est le déplacement de l'importance de la collection vers les publics. Bergeron et Gallassini (p. 136-153) soutiennent que le patrimoine culturel immatériel change les choses parce qu'on a fait entrer dans le musée des valeurs « d'en bas », où régnaient jusqu'alors les valeurs « d'en haut ». On voit apparaître de nouvelles collections qui font écho aux nouvelles préoccupations des musées, les communautés. Mairesse (p. 115-134) temporise en écrivant que le numérique a dirigé le musée ailleurs que vers l'esprit de Santiago en ancrant son évolution dans une poignée de pays riches et en laissant les autres derrière. Si le musée veut faire des publics sa priorité, il reste qu'il existe une disparité entre les pays et les institutions, qui est exemplifiée dans l'utilisation du numérique.

En conclusion, l'ouvrage collectif de Yves Girault ouvre des pistes de réflexion sur la fonction sociale du musée, sans véritablement offrir de définition. Le musée social serait une institution ancrée dans le dialogue entre les acteurs de différents niveaux. Il serait un lieu de pratique plutôt que de théorie et ainsi ouvert au partage d'autorité. Il serait un lieu facilitateur de transmission intergénérationnelle et de représentation des valeurs des communautés diverses. L'ouvrage, qui paraît après plusieurs années de débats autour de ces enjeux, permet de saisir la complexité du rôle social du musée, mais surtout de sa grande disparité à travers le monde.

HEIDI WEBER

Université du Québec à Montréal (UQAM)